

objectifs intérieurs et étrangers du pays. Il en est résulté un nouveau plan dans lequel le retrait des troupes au Vietnam tenait une place essentielle. Mais tout en optant pour le retrait, le Président tenait à ce que les États-Unis continuent à jouer un rôle important en Asie de l'Est et du Sud-Est. Il entreprit donc d'atteindre cet objectif en usant de finesse et de patience. Les résultats furent spectaculaires; l'année 1971-1972 marqua le début du dialogue nécessaire entre les États-Unis et la Chine, après tant d'années où seule la voix perçante et négativiste des partisans de la Chine nationaliste se faisait entendre aux États-Unis. Alors qu'en 1969 les États-Unis craignaient de devoir mettre un terme à leur rôle en Asie, la promesse d'un nouveau rôle prépondérant se laissait entrevoir.

À la fin du printemps de 1972, le président Nixon a mis à l'épreuve la politique respective des deux géants du monde communiste en ordonnant un blocus des ports nord-vietnamiens et en soumettant le pays à une attaque aérienne dévastatrice. C'était le moment où jamais de venir à la rescousse d'un allié idéologique; l'URSS et la Chine se contentèrent toutefois de réprouver la conduite des États-Unis dans des discours. (La Chine ne mit pas de temps à constater que, lors du retour en URSS des dépouilles de marins soviétiques tués au cours des raids américains sur Haiphong, la presse soviétique n'avait pas soufflé mot de l'affaire pour ne pas troubler la visite du Président en URSS). Le Président en acquit la conviction que Pékin et Moscou accordaient une plus grande importance à la détente avec les États-Unis qu'à la guerre au Vietnam. La similitude d'intérêts était maintenant une certitude.

Répercussions sur les alliés

Le nouvel ordre de priorités établi par les trois Grands eut des répercussions électrisantes sur leurs anciens protégés et alliés. Durant les années de la guerre froide, tant la Corée du Nord que la Corée du Sud, la Thaïlande, les Philippines et même le Japon modelaient leurs politiques, leurs paroles et leurs actions sur celles de leurs puissants protecteurs. J'étais à Tokyo lors de la première visite de M. Kissinger à Pékin, en juillet 1971, et je me souviens du choc qu'en ressentirent les dirigeants japonais. Ce premier «coup d'éclat à la Nixon» les prit par surprise; ils se rendirent compte qu'ils parlaient encore en termes de guerre froide alors que les États-Unis utilisaient déjà le vocabulaire de la détente. Les diplomates japonais soulignèrent alors le besoin de «découvrir nos propres Kissinger» et l'on put lire dans certains

journaux nationalistes des allusions attristées à la «trahison américaine». Ce n'est qu'en 1972 que M. Kakuei Tanaka, nouveau Premier ministre, put enfin adapter la politique du Japon aux nouvelles réalités à la suite de sa visite historique à Pékin.

C'est au Vietnam du Nord que ce nouvel ordre mondial eut toutefois les répercussions les plus dramatiques. Hanoi découvrit soudain en 1971 que ses intérêts ne coïncidaient plus avec ceux de ses deux puissants alliés communistes. Le Vietnam du Nord protesta avec véhémence; ses principaux journaux publièrent des éditoriaux irrités et ses dirigeants parlèrent de poursuivre le conflit avec ou sans aide de l'extérieur. Hanoi savait toutefois qu'elle avait perdu sa position de force. Certains prétendent que la dernière offensive communiste au Vietnam du Sud, lancée en mars 1972, était un effort désespéré pour détruire le gouvernement de Saïgon (ou du moins s'assurer une position avantageuse en prévision des prochaines négociations) avant qu'il ne soit trop tard.

On ne connaîtra probablement jamais le fond de l'histoire, mais on peut supposer que les nouvelles positions adoptées par Pékin et Moscou ont joué un rôle déterminant dans la décision prise par Hanoi de négocier un règlement avec les États-Unis, bien qu'il faille tenir compte aussi de l'influence des très lourds dégâts causés par les bombardements américains, de la lassitude de la population, du blocus des ports et des pertes de vie subies dans les combats au Vietnam du Sud. Les bombes n'ont pas affaibli la volonté des dirigeants de Hanoi, ni arrêté le mouvement d'hommes et d'approvisionnements du nord au sud, mais il suffit d'écouter les émissions nationales de Radio Hanoi pour se rendre compte que l'économie du pays a reculé d'un demi-siècle par suite des bombardements.

Ligne de conduite de Hanoi

L'expérience amère de 1972 dictera certainement la ligne de conduite de Hanoi à l'avenir. Hanoi sait exactement jusqu'où ses deux grands alliés iront — ou n'iront pas — pour l'aider. Elle ne tient pas à ce que l'Indochine devienne le champ de bataille de ces deux géants dans leurs dissensions. L'avenir qu'elle envisage pour la région ne réserve de rôle politique ni à Pékin ni à Moscou.

Voilà sans doute les raisons pour lesquelles Hanoi n'a pas hésité à permettre aux États-Unis de participer à la reconstruction du Nord. Elle aurait normalement fait appel à l'Union soviétique et à la Chine, mais elle entrevoit maintenant la présence américaine comme un contrepoids